

10/-
12301 bbl. 60.
7664
D I S C O U R S

S U R

L'Efficacité des bonnes Mœurs.

P A R

Mr. C H A M B E R L A N D.

Discite justitiam Moniti
VIRGIL ÆNEID.

A
O X F O R D :

Chez Messrs. J. and J. FLETCHER; D. PRINCE and J. COOKE;
W. JACKSON; and S. ARNOLD, Libraires.

M D C C L X X X I I .

DISCOURS

sur

L'efficacité des bonnes Mœurs.



MR. CHAMBERLAND.

.....
Dictionnaire des Mœurs.
.....
Virgin Mary.

A

OXFORD:

Printed by W. Jackson and S. Arnold, Librarians;
and J. Leachman; D. Prince and J. Cooke;

MDCCLXXII.

A
M E S S I E U R S
D E

L'Université de Oxford.

MESSIEURS,

JE ne puis me refuser au plaisir de vous donner, encore une fois, une marque publique des sentiments d'estime et de reconnoissance que j'ai pour vous. Le premier Effai que j'ai pris la liberté de vous adresser, ayant été jugé plus ingénieux qu'utile, j'ai cru qu'il

qu'il étoit de mon devoir de réparer ce défaut, en vous en offrant un second, qui fût plus utile qu'ingénieux.

Celui-ci est une suite de réflexions sur l'Efficacité des bonnes Mœurs. Chaque page de l'Histoire, vous le savez, annonce que les Mœurs ont de tout tems été le plus fort lien de la Politique des Etats ; et que selon qu'elles se sont améliorées ou corrompues, elles ont été la cause immédiate de leur Prospérité ou de leur décadence. Mais, qu'est-ce que l'Histoire ? Une Ecole de Philosophie, une invention des hommes, où l'on étend, il est vrai, sa raison, en mettant à profit la sagesse et les erreurs des siècles passés :

Que

Que l'Ecole des Mœurs est bien plus simple et bien plus sublime ! Elle est dans tous les Coeurs ; on y apprend à se connoître soi même ; c'est Dieu qui y parle et qui répète sans cesse, Faites le bien, évitez le mal. Voilà, *MES BONS AMIS*, la vraie Philosophie, la seule qui puisse rendre l'homme parfaitement heureux. Si nous lui sommes fideles, elle écartera de nous la crainte, les soucis et les remors : l'homme pusillanime, ni l'ambitieux, ni le méchant, ne sont point faits pour le bonheur :

Le mien sera parfait, si les efforts que je fais ici pour captiver votre attention, peuvent en même temps attirer, de votre part, le plus léger
sourire

fourire sur la Vertu : Ce Monument
que j'éleve à l'amitié, deviendra peut-
être par là un ouvrage digne de vivre,
et perpétuera le souvenir des senti-
ments inviolables avec les-quels je suis.

MESSIEURS,

Votre très humble et

Très obéissant serviteur,

CHAMBERLAND.

DISCOURS

SUR

L'Efficacité des bonnes Mœurs.

LES regrets sur le passé sont regardés comme le délire ordinaire des vieillards, et le seul nom des Mœurs antiques excite la dérision des gens du monde. Sommes nous donc plus sages que les Anciens, qui faisoient de la science des Mœurs la partie principale de leur Philosophie? On croiroit, à la manière dont nous les traitons, ou qu'il est moins essentiel maintenant de connoître ses devoirs, ou qu'il est plus aisé

de s'en acquiter. Mais laissons parler des hommes passionnés, qui ne savent estimer ni le présent ni le passé, et ôsons encore déferer la question des Mœurs aux honnêtes gens.

Ce sont nos premiers devoirs : ils sont gravés dans tous les coeurs.* La Loi qui les prescrit est la Volonté immuable de Dieu à la quelle la droite raison nous avertit de nous conformer ; et c'est dans cette conformité que consiste la Vertu. Quoi de plus grand, quoi de plus intéressant pour l'homme ! Aimer Dieu, s'aimer soi-même, aimer ses semblables ; voilà nos obligations. Du premier de ces amours naît la Piété ; du second, la Sagesse ; le troisième produit toutes les Vertus sociales ; tous trois ensemble forment ce que nous appellerons les Mœurs.

Ne confondons point ici ce que les Loix permettent ou défendent, avec ce qu'or-

* *Vīs ad rectè facta vocandi, et à peccatis avocandi non modò senior est, quam ætas populorum et civitatum, sed æqualis illius, cœlum atque terras tuentis et regentis Dei.*

Cic. de Legibus, II. 4.

donnent les Mœurs : les Loix humaines et positives ne régulent de l'homme que les actions principales qui portent de grandes atteintes à l'ordre politique et civil : Vous avez reconnu des supérieurs et vous refusez d'obéir ; les Loix politiques vont fixer les règles du commandement et de l'obéissance. Vous croyez un Dieu, et vous négligez de l'adorer ; les Loix religieuses vous prescriront un culte. Vous avez des Concitoyens, et vous attaquez leur fortune ou leur repos ; les Loix civiles vous forceront à être paisibles et justes. Ces actions essentielles, ces faillies des Passions qui s'élèvent du fond de la vie commune, sont de l'empire des Loix ; le reste est de celui des Mœurs : les Loix enregistrent les actions publiques, pour en rendre témoignage au Public ; elles conduisent l'homme au Temple, au Sénat, dans les Places publiques, dans les Palais, dans les Champs ; mais elles le laissent à la porte de sa maison, et c'est là qu'il entre sous l'empire des Mœurs ; c'est là que la Nature l'attend pour le dépouiller des institutions sociales ; c'est là que le Citoyen, le Magistrat,

le Monarque, n'est plus enfin qu'un homme : le Monarque est un Père qui veille au bien-être de ses enfants, et les sujets sont des enfants qui le respectent et lui obéissent ; les Concitoyens sont des freres, des époux qui s'aiment ; la Patrie, c'est la famille. C'est là qu'au tumulte succède tout-à-coup le silence domestique ; le coeur cesse d'être agité de ces mouvements impétueux qui donnent à la Vertu même le caractère de la Passion ; rendu à lui-même, il laisse couler ses sentimens doux et paisibles sur le penchant uniforme de la Nature.

S'il falloit donner une notion plus précise des Mœurs, je dirois que ce sont les actions sur lesquelles les Loix positives n'ont rien prononcé, quoique les Loix naturelles les ordonnent ou les deffendent.*

* Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna : quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat : quæ tamen nequæ probos frustra jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi nec obrogari fas est, nequæ derogari ex hac aliquid licet, nequæ tota abrogari potest. Nec verò aut per senatum, aut per populum solvi hac lege possumus. Nequæ est quærendus explanator aut interpret alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis ; alia nunc, alia posthac ; sed omnes gentes, et omni

L'homme a beau conjurer contre lui-même, sa Nature est inaltérable; il est né libre, et jamais il ne pourra être véritablement gouverné que par sa volonté propre; quand le coeur n'a point fléchi, la Loi n'est qu'une violence des corps; et sans les Mœurs, la législation n'est qu'un vain ouvrage de l'art. Les Loix toutes seules peuvent faire des esclaves; mais moins fortes que les Passions, elles contiennent les hommes sans les changer; au contraire les Loix unies aux Mœurs, font des hommes libres et vertueux: ne l'oublions jamais, avec les Mœurs les Loix peuvent tout, sans les Mœurs, elles ne peuvent rien.

Ce que j'aperçois d'abord dans l'effet admirable des Mœurs, c'est qu'elles fortifient les bonnes Loix, suppléent aux Loix insuffisantes, et corrigent les mauvaises: eh! comment, en effet, les bonnes Mœurs ne

tempore una lex, et sempiterna, et immortalis continebit; unus que erit communis quasi magister et imperator Deus. Ille legis hujus inventor, disceptator, lator: cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur: atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiam si cœtera supplicia quæ putantur effugerit.

Fragm. lib. 3. de Rep.

fervient-

feroient-elles pas observer les bonnes Loix, puisque les bonnes Loix ne sont qu'une image en grand des bonnes Moeurs ? La perfection des Loix humaines est d'imiter les Loix Naturelles, de transformer l'obéissance des enfants en celle des sujets, l'union des freres en celle des Citoyens, l'amour de la famille en celle de la Patrie, l'intérêt privé en intérêt public ; de ferrer en un mot la politique de tous les liens de la Nature. Dans un bon Gouvernement, quiconque a de bonnes Moeurs est un bon Citoyen ; la vie privée est une leçon continuelle de la vie publique, et souvent la Passion de la Gloire se joignant à l'habitude de la Vertu, l'homme vertueux devient un Citoyen sublime.

Que l'obéissance est fidelle, quand un fils respectueux la communique au sujet ! que les ordres sont équitables et doux, quand un Père tendre les suggère au Magistrat ! et quelle doit être l'union des cœurs exercés dès l'enfance à toutes les Vertus qui lient les hommes ? que ce concert entre les Moeurs et les Loix est heureux ! quelle
force

force active le Gouvernement en reçoit ! le coeur humain n'éprouve point ces combats déchirants qui se rencontrent quelque-fois entre la Nature et la Loi ; chaque Citoyen est toujours bon, toujours lui-même, le bien qu'il fait prépare à celui qu'il doit faire, et toute une vie n'est qu'une Vertu.*

Mais que sert d'enchanter nos regards par des tableaux si parfaits ! l'homme n'est pas né pour tant de bonheur ni tant de vertu. Revenons au coeur ; et dans ce mélange de bien et de mal qui le caractérise, voyons comment les Moeurs corrigent quelque-fois les vices de nos institutions.

Un des plus grands vices des Gouvernements, c'est de manquer de Loix, et peut-être y a-t-il plus d'Etats malheureux par les Loix à faire que par les Loix faites, et c'est aussi un des grands avantages des Moeurs ; elles fortifient les bonnes Loix, et suppléent aux Loix insuffisantes. Quand un Citoyen est inspiré par le génie du bien il n'est jamais embarrassé dans le cas que les Loix

* Nunquam rectè facit ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat.

n'ont pas prévu : son propre coeur est son législateur ; l'habitude de la Vertu forme une espèce d'instinct plus sûr que la raison même, pour discerner par-tout le bien d'avec le mal ;* l'honnête homme devine les bonnes Loix ; et véritablement le génie de la Législation est bien moins dans la tête que dans le coeur : j'oserois assurer que *Solon*, que *Licurgue*, avoient encore plus de vertus que de lumieres. Aussi quand Rome étoit en péril, que faisoit-elle ? elle ordonnoit aux Loix de se taire, et s'abandonnoit à la seule conduite d'un homme de bien. La confiance de *Camille* fit long-temps toute la Législation de Rome ; et d'où vient sa fortune étonnante ? de la force des Moeurs, bien plus que de celle des Loix. Cette Rome ne faisoit que de naître ; que dis-je ? elle expiroit en naissant sous l'effort des Gaulois ; sa tête cachée dans le Capitole, surmontoit à peine les débris où son corps étoit enseveli : que ne peut un grand homme, quand il est sûr du courage et de la

* Semper officio fungitur, utilitati hominum consulens et societati.

Cic. Off. 3.

vertu de ses Concitoyens? *Gamille* accourt et brise l'indigne balance où *Brennus* ôsoit peser Rome contre un peu d'or: il la remet debout; et déjà avec des Mœurs fières et une poignée de Loix, du bord de son tombeau elle marche en Reine à la conquête de l'Univers. La fermeté des *Brutus*, la bonne foi des *Regulus*, la modestie des *Cincinnatus*, la sobriété des *Fabricius*, la chasteté des *Lucreces* et des *Virginies*, le désintéressement des *Paul-Emile*, la patience des *Fabius*, voilà les meilleures Loix de Rome. Un homme vertueux est une Loi vivante, il est plus: les préceptes guident, mais les exemples entraînent.* Quelle différence entre une Loi qui ne parle qu'une fois, et *Caton* qui agit toujours! Ce *Caton* étoit à Rome la treizième table des Loix, si insuffisantes dans les douze autres.

Les noms de Rome et de Lacédémone nous effrayent; ces grands cœurs nous semblent plus qu'humains, et notre futilité

* Viri boni frequenter auditi, frequenter adspecti, nobis multorum præceptorum instar sunt: est aliquid quod ex magno viro, vel tacente, proficias.

Senec. Ep. 94.

baïsse les yeux devant leur mâle austérité : mais, quoi ! nos temps modernes n'ont ils pas leur héroïsme ? ne trouverois-je pas dans la Hollande, dans la Suisse des exemples de la prodigieuse efficacité des Mœurs ? La Hollande n'étoit qu'un limon fangeux, elle n'avoit point encore de Loix, puis qu'elle combattoit pour le droit de s'en donner ; mais elle avoit à leur place du courage, de la frugalité, de l'économie, des Mœurs : c'étoient là ses anciennes dignes ; depuis elle s'en est fait d'autres ; mais de quoi lui serviroient-elles, si les premières Mœurs étoient perdues ? elles peuvent la garantir de la Mer, mais non la défendre contre elle-même.

Sur les stériles rochers de la Suisse, voyez fleurir le laurier cultivé par les Mœurs : les bonnes Loix n'avoient point encore ôsé paroître devant la tyrannie qui achevoit de dessécher ce Sol aride ; mais la Vertu ne les attend pas, les Loix acheveront l'ouvrage qu'elle va commencer ; sa propre force lui suffit, elle s'arme, et du haut des Alpes, elle ose appeler la Liberté.

Effet

Effet admirable des Mœurs, de suppléer les bonnes Loix ! mais, plus admirable encore, lors qu'elles servent à corriger les mauvaises ! Une mauvaise Loi ment au Public, dont elle est l'organe, en faisant le mal sous la promesse du bien : que ce fléau est terrible ! Un Citoyen n'a que la force et la durée d'un homme, une Loi vicieuse a la force publique* et la durée des siècles. On peut opposer le courage à la violence d'un scélérat, on ne peut pas même proposer une excuse contre une Loi mauvaise ; et ce qui seroit une juste deffense contre un particulier, devient une révolte punissable contre la volonté publique. A ces idées, combien un Législateur humain et sage trembleroit de la promulgation d'une Loi ! Quoi ! dans la briève enceinte de quelques paroles, il va renfermer le bonheur ou le malheur des générations futures ! quel ouvrage ! il sera toujours imparfait sans les Mœurs, et toujours les Mœurs empêcheront qu'il ne soit dangereux. Les bonnes Mœurs forment une conspiration secrète, mais générale, contre les mauvaises Loix. Des hommes

* Communis Sponsio civitatis.

Pand. 1, tit. 3.

vertueux, sans délibération, mais de concert, renoncent aux funestes facilités que la Loi même leur offriroit pour le vice : est-elle violente ? l'amour de l'ordre l'adoucit ; est-elle licentieuse ? la pudeur la voile ; est-elle tyrannique ? la fiere égalité l'abaisse ; est-elle incidieuse ? la bonne foi l'interprète : on respecte son caractère en détestant son esprit ; on la fuit, on évite de se trouver sur ses pas, et les bonnes Moeurs savent la rendre inutile sans l'attaquer ; ainsi quand le corps politique est sain, une Loi vicieuse n'est qu'une excroissance, difforme plutôt que dangereuse, et qui le défigure sans l'incommoder.

L'exemple de Rome est bien frappant : cette superbe Rome va mendier des Loix dans la Grèce ; elle rassemble des étrangères, souvent incompatibles avec son esprit : quelquefois, dans ses Loix civiles elle favorise l'Usure, et compromet les fortunes en opprimant les débiteurs ; dans ses Loix criminelles, la multiplicité des crimes et la disproportion des supplices offense l'humanité ; dans ses Loix domestiques, en accordant aux Pères plus que n'exige la Nature, elle s'expose à la corrompre ;

corrompre ; dans ses Loix politiques, facile pour le Peuple, et prodigue pour le Sénat, elle attaque la Liberté des deux côtés ; mais ne désespérons point de Rome, tant qu'il restera de la Vertu dans ses murailles : * son effet est étonnant, et l'on ne conçoit point tant de cruauté dans les Loix pénales, et tant de respect pour la vie des Citoyens ; tant d'excès dans la puissance paternelle, et si peu d'abus dans son usage ; tant de facilité pour le divorce, et tant d'union dans les Mariages ; tant de désordres, et si peu de révolutions ; tant d'opression, et tant de liberté : l'ambition du Sénat arrêtée par la modération des Sénateurs ; la licence corrigée par la *Clientelle*, et les inquiétudes du Peuple calmées par la probité des Citoyens : jamais il n'y eut dans un Empire plus de principes de ruine, et jamais une grandeur plus durable ; les Mœurs seules, avec quelques Loix fondamentales ont produit cet effet : de cette union sortit le Génie de Rome ; sa carrière est tracée, il la remplira malgré tous les vices

* Dum nullum fastidiretur genus in quo eniteret virtus, crevit imperium Romanum.

Tit. Liv. lib. 4.

de son institution, et combattant à la fois dans Rome et dans l'Univers, domtant son Peuple et tous les autres, il n'expirera qu'avec les Mœurs qui le firent naître. C'étoit bien là l'opinion de ces anciens Républicains, qui craignoient plus le luxe dans Rome, que les Gaulois au Capitole; ainsi pensoit Caton deffendant la Loi *Oppienne*, et criant au salut public sur la brèche des Mœurs.

Mais c'est à Lacédémone surtout qu'on admire le pouvoir des Mœurs pour corriger les Loix. *Licurgue*,* au milieu des législateurs, contemple attentivement les vices de sa Patrie; indigné de leur obstination, il pense que pour former des Citoyens, il faut défaire l'homme; aussi-tôt tournant le dos à la foule commune des Politiques, et s'éloignant à grands pas, il mène ses Concitoyens amollis par des chemins que les yeux vulgaires jugeoient impraticables; il s'arrête à une hauteur presque inaccessible, et là, proclame ses Loix comme un défi à la Nature: alors il

* *Lycurgus Lacedaemonius, vir generis regii fuit severissimarum justissimarumque legum auctor, & disciplinae convenientissimae vir, cujus quamdiu Sparta diligens fuit, excelsissime floruit.*

Vell. Pat. lib. 1.

brise le coeur, et de ses débris, construit un édifice simple, mais grand; grossier, mais hardi; inaccessible au vice, non parcequ'il a fait garder les issues, mais parce qu'il les a fermées. Cet ouvrage admirable, qui n'a du paroître qu'une fois dans la Police humaine, dut aux Moeurs sa solidité prodigieuse.

Licurgue ne voulut faire qu'une maison d'une Ville, et de tous ses Citoyens qu'un Philosophe. Il crut pouvoir se passer de la Nature, il s'étoit trompé; elle le servoit lorsqu'il l'offensoit; elle tempéroit par la douceur l'ivresse trop forte de ses institutions; et les Loix politiques de Sparte, en foulant les Loix naturelles, y prenoient une assiette plus solide. Pense-t-on, en effet, qu'un Spartiate eût été martyr de sa Patrie, s'il n'eût chéri sa famille? pense-t-on que la licence des unions ne fut pas corrigée par la pudeur naturelle? l'indifférence pour les enfants, par la tendresse maternelle; la rudesse des procédés, par la gayeté des humeurs; l'injustice barbare pour les ILOTES, par la sévère équité pour les Citoyens? pense-t-on enfin, que la dureté des Loix qui oppri-

moient

moient le coeur, ne fut pas tempérée par la douceur des affections naturelles qui le consolent ? sans les Mœurs, sans ce qu'elles ont de bon, d'aimable et de juste, cette Législation outrée n'eut peut-être été que la démence d'un Philosophe vertueux, un chimérique essai sur l'homme.

Les Mœurs n'ont fait que voyager à Rome et à Sparte, mais elles se sont fixées dans la plus belle partie de l'Asie : elles regnent à la Chine ; c'est leur Patrie, c'est leur Empire, et depuis trois mille ans, le plus grand des Etats est gouverné sur le plan de la plus simple famille ; mais le prodige le plus étonnant, c'est la victoire des Mœurs sur la Victoire même : * des brigands accourent du fond du Nord, et dispersent en un moment cet Empire immense ; mais les Mœurs, de leurs mains salutaires, ramassent ces ruines en pleurant ; l'insolente victoire interdite, se tait, et bientôt adoucie, elle laisse tomber ses armes, et tend ses bras ensanglantés à leurs pacifiques liens. Spectacle étonnant ! le souffle d'un vent qui balaye en passant la

* *Vim vicit virtus.*

poussière

poussière d'une campagne fertile, n'y fait pas plus d'impression : la Chine est toujours elle-même : un Scythe furieux devient un Maître appliqué, un Père tendre ; des soldats effrénés, se transforment en Citoyens paisibles, les vainqueurs se confondent avec les vaincus pour former une famille immense : le Gouvernement reprend son cours modéré ; le Trône s'affied de nouveau sur l'amour des sujets, et le fier Despotisme recule devant les Mœurs.

Telle est leur puissance divine, telle est l'influence des Mœurs sur les Loix : de cette source secrète et profonde découle le bonheur public ; c'est dans l'obscurité des maisons que se forment ces grands caractères, ces sublimes Vertus, qui font l'éclat et la félicité des Empries. C'est à force d'obéir comme enfant, qu'on apprend à obéir comme sujet ; c'est à force de commander comme Père, qu'on apprend à commander comme Magistrat, c'est à force d'aimer ses Proches, qu'on apprend à aimer ses Concitoyens ; c'est là que le coeur s'affouplit, il ne lui reste plus qu'à s'étendre. Non, ce
D n'est

n'est pas sur les traités et les alliances qu'il faut estimer la force d'un Etat et le bonheur des hommes : qu'est il besoin de sonder tant de profondeurs ? cette connoissance est bien plus simple ; mettons la main sur les coeurs, et cherchons s'il y a des Mœurs. Les Mœurs, voilà les nerfs du corps politique, le reste n'en fait que le volume et le poids ; les Pères et les enfants, les Maris et les femmes, les Maîtres et les serviteurs, voilà les vrais et grands rapports de la Politique : la plus belle alliance d'un Empire, c'est l'union des Citoyens ; si les familles sont heureuses, l'Etat est heureux comme elles. Si nous voulons connoître les hommes qui gouvernent les Etats, et juger de la félicité publique par ses Ministres, ne cherchons point ailleurs que dans les Mœurs : je n'irai point observer un Roi sur le Trône, où lui-même il s'observe ; mais parmi ses enfants, parmi ses confidants, où l'homme livre le Roi. C'est à Windsor, et non dans la chambre des Pairs, que j'admire le Mortel vertueux qui nous gouverne ; c'est dans le même endroit que
je

je rends le plus haut tribut de vénération à son auguste Epouse : “ élevée sur un des
 “ plus beaux Trônes de l’Univers, *Charlotte* est
 “ un Roc inébranlable au milieu des dé-
 “ fauts de son siècle : environnée de flat-
 “ teurs, elle est humble ; dans le centre du
 “ tumulte, elle est retirée ; dans une Cour
 “ infectée par l’irréligion, sa Piété ne s’est
 “ jamais ralentie ; sous l’éclat pompeux de
 “ la Pourpre, elle porte un front modeste ;
 “ autour d’elle regnent la dissimulation, le
 “ parjure et la trahison, sur ses lèvres sié-
 “ gent en tout temps la candeur, la droi-
 “ ture et la sincérité : voilà les Mœurs, le
 “ plus parfait image de la Divinité.”

Un grand caractère se déploie mieux dans les murs domestiques, que dans les assemblées publiques ; et ces mouvements d’une ame forte, dont tous les ressorts sont tendus par la passion, m’instruisent beaucoup moins que la démarche aisée et naturelle qu’elle prend sans contrainte dans le particulier. *Caton* inculpant *César*, et terrible à *Catiline*, me paroît bien plus grand, quand j’ai vu *Caton* économe et frugal dans

sa maison. La patience de *Socrate* avec *Xantippe*, m'anonce bien son courage devant l'*Aréopage*; et quand *Scipion* sort de jouer avec *Lælius*, son dédain magnanime pour un Peuple ingrat qui l'accuse, me frappe bien davantage. Ecoutez *Epaminondas* après la bataille de *Leuctres*; ce qu'il aime le mieux, dit-il, de sa victoire, c'est de l'avoir remportée du vivant de son Père et de sa Mère: combien ce mot de l'homme élève le héros! ou plutôt, le tendre fils de *Polymnis* est bien plus grand que le vainqueur *Epaminondas*. Une grande ame n'est pas une ame toujours haute, c'est celle qui se proportionne à tous les objets, et, si j'ôsois le dire, la grande ame est une ame à tous les biais.

Où connoit-on mieux le grand *Henry*, dans le vainqueur de *Coutras* et d'*Ivri*,* ou dans ce coeur sublime et tendre, qui sentant

* On peut dire de ce héros après la bataille d'*Ivri* ce qu'on avoit dit autrefois de *Germanicus*: *propriâ pecuniâ militem juvit: ut que cladis memoriâ comitate leniret, circumire faucios, facta singulorum extollere, vulnera intuens, alium spe, alium gloriâ, cunctos alloquiô et curâ, sibi que et prælio firmabat.*

Tacit. Annal. 1.

le tort qu'il avoit avec *Sulli*, le relève et l'embrasse? Le plus grand *Turenne* n'est pas dans les camps, il est dans sa maison; l'*Hopital* est à *Vignai* et d'*Aguesseau* est à *Fresnes*.* C'est là que leur vie privée est le plus beau témoignage de leur vie publique: les Mœurs domestiques de *Sulli* sont la vive image de ses grands talents, et de ses vertus encore plus grandes; dans *Sulli* sévère économe de son patrimoine, dans ses projets de famille, dans sa manière de les suivre et de les exécuter, par-tout vous trouvez ce *Sulli* réformateur des Finances de la France, et vengeur sévère de l'ordre public; inflexible dans son équité, mais sachant plier aux circonstances; dur dans la Vérité, et cependant adroit dans sa Politique; d'un génie souple pour s'étendre à tout, et ferme pour s'appliquer à tout; ne trouvant rien au-dessus ni au-dessous de lui, ne dédaignant rien de petit, pourvu qu'il fût bon, et ne craignant rien de difficile, pourvu qu'il fût grand; pour tout

* Maisons de campagne où ces deux grands hommes se retirèrent, ils avoient tous deux été Chanceliers de France.

dire en un mot, digne d'être l'ami du grand *Henri*, et pour dire encore plus, digne d'en être le censeur.

S'il étoit vrai, ce que je ne faurois croire, que les beaux Arts fussent la ruine des bonnes Mœurs, quelques attrait qu'ils offrissent à nos coeurs, bons Citoyens, vous savez lesquels nous devrions préférer ! L'ingénieuse *Athenes* enchante tous mes sens, mais la vertueuse *Lacédémone* touche mon ame. Temps des beaux Arts, jours brillants d'*Auguste* et de *Virgile*, laissez passer loin devant vous ces jours de la Liberté et de la Vertu, ces jours augustes des *Camilles* et des *Scipions* ! Si dans ces temps anciens, j'eusse voyagé pour m'instruire, si j'avois pu voir *Athenes* et *Rome* dans leurs beaux jours, je ne serois point allé d'abord sous le Portique ou dans le Lycée ; ce n'est point le Capitole ou le Jupiter de *Phidias* que j'aurois visité, mais la maison d'*Aristide* ou celle de *Caton* ; dans ce sanctuaire des Mœurs, dans ces Simples foyers, au milieu de leurs femmes, de leurs enfants, j'aurois voulu contempler ces hommes vertueux et grands,

comme

la plus visible et la plus digne image du Dieu qui les forma ; et peut-être le fruit de mon culte utile et pur eût été le desir de les imiter.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas jusqu'à un certain point la politesse de l'esprit à la pureté des Mœurs ? on a dit que la Vertu et la Science étoient soeurs, du moins elles sont aliées ; car le sublime de l'esprit prend sa vraie source dans le coeur : les sentiments pèsent sur les idées, et l'esprit s'affermir sous la gravité des Mœurs. En lisant l'histoire des hommes, on voit qu'ils ont ordinairement deux excès : d'abord grossiers jusqu'à la féroce, guerriers par besoin, ensuite par goût ; devenus avides par la facilité de ravir, sanguinaires par l'habitude de verser le Sang, leur ame, que les travaux du corps ont endurcis, repousse les sentiments doux et paisibles ; durs, vindicatifs, implacables, les Passions effrénées étouffent sans remors la pitié naturelle et la voix encore foible de la justice. Les temps changent : l'homme originel s'évanouit, et n'offre plus aux yeux d'un sage

qu'un

qu'un assemblage d'hommes artificiels, foibles et vicieux, qui n'ont aucun vrai fondement dans la Nature.

Dans cette longue route, semée de tant de crimes et de malheurs, où le coeur humain passe de l'extrémité de la Barbarie à celle de la Politesse, il se repose quelque fois avec la Vertu qu'il trouve au milieu; mais son agitation naturelle l'entraîne; le scandal universel de l'inutilité de la Vertu et de la prospérité du Vice le refroidit, des défauts brillants et admirés se montrent de loin et l'appellent, il quitte le repos et la Vertu, pour ne la retrouver qu'après la révolution de plusieurs siècles.*

Aussi dans notre histoire, si je voulois choisir le plus beau temps de nos Mœurs, je l'avouerais, je remonterois d'abord beaucoup au-delà de notre siècle; mais je n'irois point jusqu'à ceux où nos Pères barbares sortirent des marais de la Germanie pour ravager la Gaule, et fonder un Empire toujours sanglant, toujours agité, deux fois

* Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum naturam se habent, considerandum est quid sit naturale. Arist. Pol. l. 2.

relevé dans sa chute, après avoir écrasé deux races de Rois sous ses ruines; je m'arrêteroïs plutôt à ces temps où les premiers rayons de la Politesse et des Arts luïsoient un peu sur la France; depuis *Charles le Sage*, jusqu'au brave *François premier*. C'étoient les beaux jours de notre valeureuse Noblesse, ceux de l'aimable et brillante *Chevalerie*, ceux où plus de vertus firent pardonner nos défauts, temps qui étonneroient la Fable même: quel singulier mélange dans cette Chevalerie, d'audace et de facilité, de délicatesse et de simplicité, de procédés et de franchise, de vengeance et de générosité, de force et de foiblesse, de choses profanes et religieuses! il falloit le concours le plus rare des temps et des choses pour former de telles Mœurs; mais dans leur grossiereté, dans leur bifarerie, elles ont je ne sais quoi de noble et de vertueux qui touche et qu'on admire. Ces freres d'armes, unis par une amitié si tendre et si fidelle, ces épreuves si longues et si pénibles pour une jeunesse impatiente et fouguese, cet apareil religieux et guerrier pour imposer

les plus nobles devoirs, le génie de l'amour et celui de la guerre, unis pour amener sur leurs pas les plus douces Vertus ; diroit-on que ces hommes qui courent en furieux au combat, n'attendent que la victoire pour s'embrasser en amis, que ces bras, qui se portoient la mort, vont à l'instant s'offrir des secours ? autrefois les Guerriers étoient des ennemis, alors ils n'étoient que des rivaux ; jaloux du seul honneur, ils cédoient tout le reste, dès qu'ils étoient assurés de l'estime.

L'Amour, la Paix, la Guerre et la Religion même s'unissoient pour des jeux sanglants : la violence avoit ses règles, et la licence avoit ses Mœurs ; cet Amour, qui n'est aujourd'hui qu'une foiblesse dans un sexe, et un piège pour l'autre, l'Amour alors étoit la source de l'Héroïsme et de la Vertu ; il excitoit le courage, sans offenser la pudeur ; caché sous le desir de plaire, il portoit le nom aimable de *Galanterie*, et jamais il ne devenoit terrible et dangereux, que lorsque des pieds d'une femme encore plus respectée que chérie, il voloit au combat. Ces Mœurs n'étoient pas parfaites ; ce n'étoient pas les

Mœurs

Mœurs des *Paul-Emile* et des *Catons*; mais c'étoient celles qui convenoient à un Peuple gouverné par un Monarque; c'étoient les Mœurs d'un Peuple vif, ardent, léger, aimant les jeux, l'amour et la gloire, plus capable de procédés que de Loix, doux, mais indiscipliné; auffi propre à tout faifir, qu'incapable de rien attendre; auffi facile à conduire que difficile à retenir; d'un Peuple sensible, mais impétueux; docile, mais impatient, qu'on ne pouvoit adoucir que par l'Amour et régler que par l'Honneur.

Jamais l'Etat n'eut plus de vigueur, il le montra bien; car jamais il ne fut plus violemment attaqué. Les *Henri*, les *Eduards*, les *Charles quint* portèrent tour à tour leurs bras puissants fur tous les côtés de cette Monarchie; mais toujours cimentée par le courage, le sang et la fidélité, elle resta debout au milieu de ses fiers ennemis, et leurs secouffes ne firent que l'asseoir. Le Génie François étoit alors dans sa virilité; c'étoit le temps des sentiments fiers et généreux: jours brillants où l'Histoire admire et pleure, où les Vertus croissoient parmi les crimes et

les alarmes ! alors parurent de grandes ames, comme il naît des plantes vigoureuses dans une terre forte profondément sillonnée par le fer : on vit les *Montmoranci* les *Chatillons*, les *Dunois*, les *Bayards*, &c. Noms illustres, vrais ayeux de la Nation Française, qui contemple dans le mélange de leurs actions toutes les Vertus qui lui conviennent, et jusqu'aux défauts qui lui plaisent ! Qui ne voit pas avec transport cette ancienne et brave Chevalerie se précipiter, au milieu des cris, de la poussière et des armes, sur les pas de l'honneur ; les Rois mêmes,* descendants du Trône pour courir aux combats, et mêlant la voix impérieuse du guerrier à celle du Monarque, entraîner tous les coeurs ; les Vices mêmes de ces temps se ressentoient de l'énergie des Mœurs ; car tout est si bien lié, que le mal même usurpe le caractère du bien, et chaque siècle a son coin dont il marque le Vice et la Vertu. Tout étoit

* Pepin donne pour divertir sa Cour le combat d'un lion avec un taureau. Le taureau est terrassé par le lion. Pepin s'élance le sabre à la main, coupe la gorge au lion, et d'un autre coup abat la tête du taureau. Cet hercule n'étoit pourtant pas d'une taille avantageuse ; c'étoit Pepin le bref.

ingénieux à Athenes, depuis *Socrate* qui voiloit les Graces,* jusques à *Laïs* qui les prodiguoit : à Rome, les *Metellus* et les *Marius* vécurent à côté; ainsi *Tarquin* produisit *Brutus*, et pour créer *César*, il fallut *Caton* et la Nature : aussi quand nos Mœurs furent vigoureuses, les Vices ne furent pas si lâches ; l'Ambition étoit cruelle, mais elle ne s'avilissoit pas ; l'obéissance étoit plus fiere, mais plus fidelle ; l'ordre public étoit attaqué, mais chacun étoit plus ferme à sa place ; on aimoit la licence, mais on se respectoit soi-même ; on bravoit les châtimens, mais on redoutoit la honte ; enfin les maladies de l'Etat étoient des accès violents qui n'attaquent que les corps vigoureux.

Alors encore, alors on avoit une idée du Gouvernement domestique ; le défaut d'Ecoles publiques, les charges moins multipliées, obligeoient les Pères à garder long-temps leurs enfans sous leurs yeux : dans un long apprentissage de bienfaits et d'obéissance, de

* Socrates Sophronisci filius, antè Arcis vestibulum, Atheniensibus Gratiarum è marmore signa fecit, quæ sunt omnia veste velata, Pausan. in Boeot.

tendresse et de respect, en aprenant à être fils, ils méritoient d'être Pères : nourris enfants dans la maison paternelle, instruits adolescents, ils n'en fortoient qu'hommes, souvent ils n'en fortoient pas : les mariages s'accumuloient sous le même toit, les générations s'y succédoient sans se séparer, et chaque-famille arrêtoit un siècle, pour offrir à la fois le spectacle vivant de tous les périodes de la vie humaine.

Mais pourquoi sommes-nous obligés de chercher ces images intéressantes, ces images des Mœurs, loin de nos foyers, dans les vaines peintures de nos Arts ? Nous sommes ivres de ces Arts, et ce n'est que par eux que nous consentons encore à connoître la Nature : sans quelques hommes de génie qui l'observent pour l'imiter, nous oublierions le coeur humain, et nous ignorerions qui nous sommes. Il ne nous reste plus que des yeux et des oreilles : nous ne voulons que des théâtres et des mensonges, et la Vérité bannie de nous mêmes est reléguée dans la fiction ! Quoi ! la Vertu déclame sur un théâtre, tandis que le Vice règne dans nos maisons !

maisons ! la prenons-nous pour une chimère, que toujours nous l'environnions d'illusions ? n'en voulons-nous donc que pour nous amuser, et ne saurions-nous la chérir ? avant que de pleurer d'admiration, donnons des larmes au repentir.* Que nous aurions raison de nous vanter de nos Poëmes, si nous en étions les modeles : si leurs leçons étoient sorties de nos coeurs, elles y reviendroient sans doute : mais j'ai besoin d'un ami, et vous me renvoyez à *Oreste et Pylade* ! je desire une épouse tendre et fidelle, et vous me parlez de *Mérope* et d'*Andromaque* ! laissons les morts : c'est à vous que je m'adresse ; c'est à mes Concitoyens que je demande des secours, de la bonne foi, de la vertu, des Mœurs : faudra-t-il que la Nature vous crée tous les jours des Génies pour vous rendre hommes un quart-d'heure ? est-ce vous qui vivez ? ou ces ombres évoquées sur vos théâtres viennent-elles vivre à votre place ? quoi ! il faudra toujours ramasser les cendres d'Athenes et de Rome pour échauffer

* Cujus vis hominis est errare : nullius nisi insipientis in errorem perseverare. *Philippic. xii. 2.*

vos ames ! *O Atheniens !* disoit un ancien, *vous n'êtes que des enfants !* mais nous, sommes-nous encore assez bons pour n'être que des enfants ? Combien nous nous trompons dans nos vaines recherches ! pénibles voluptueux, nous faisons du bonheur une grande machine, et le bonheur n'est qu'un sentiment : nous nous fuyons dans nos vastes Cités, dans nos Places publiques, dans nos Spectacles, et nous courrons, en insensés, implorer par-tout du secours contre nous-mêmes ; nous nous demandons avec impatience le Plaisir les uns aux autres, comme si nous en étions les mutuels ravisseurs. L'animal le plus féroce, revient le soir à sa caverne d'un pas paisible et gai ; et nous, fugitifs malheureux, nous pâlissons à la vue de notre maison ; ah ! nous ne conoissons pas les vrais plaisirs, les plaisirs des Mœurs ; nous n'avons pas l'idée délicieuse qui se fait dans le coeur d'un bon Citoyen, d'un homme vertueux, toutes les fois qu'il rentre dans sa maison, lorsqu'il se dit à lui-même : “ Il est
 “ nuit, et j'ai travaillé tout le jour pour ma
 “ Patrie et mes devoirs ; mais voici le mo-
 “ ment

“ ment où je vais être payé de tout ; je
 “ vais retrouver ma femme, mes enfants,
 “ ma famille.* A ces noms chers et sacrés,
 “ je sens tréssaillir mon coeur, mes pieds
 “ m’entraînent où mon ame est déjà ; je
 “ vais me réunir à moi-même ; tous m’ai-
 “ ment, tous m’attendent, et je suis sûr
 “ que déjà vingt fois mes enfants ont in-
 “ terrompu leurs jeux innocents pour de-
 “ mander avec inquiétude à leur Mère si
 “ leur Père tarderoit encore long-temps :
 “ à peine ils me verront, que je n’enten-
 “ drai qu’un cris de joye ; tous leurs re-
 “ gards, toutes leurs caresses seront pour
 “ moi, et je leur prodiguerai toutes les
 “ miennes ; je les ferrerai dans mes bras
 “ tous ensemble, tous l’un après l’autre ;
 “ assis à la même table, sans doute ils
 “ me demanderont compte de ma journée,
 “ et tout mon coeur leur sera ouvert :
 “ qu’ai-je à leur cacher ? je leur dirai ma
 “ joye et mes chagrins : quel plaisir de les
 “ voir suspendre leur repas, les yeux at-

* Quid dulcius hominum generi à Naturâ datum est quàm sui cuique liberi ?

Cic. in Verrem. l. 11. n. 153.

“ tachés sur les miens, m’écouter avide-
 “ ment, pâlir à mes moindres peines, et
 “ s’entre-regarder en souriant à mes moïn-
 “ dres plaisirs, quelque-fois m’interrompre
 “ par tendresse, et se retenir aussi-tôt par
 “ respect, m’écouter encore quand je me
 “ suis tû, attendant, dans un long silence,
 “ si je n’ai plus rien à leur apprendre de
 “ moi : un de mes signes sera le signal de
 “ quelques jeux où je serai pris pour
 “ témoin, pour conseil, pour arbitre ; et
 “ toujours pour leur Père ; que manquera-
 “ t-il enfin à mon bonheur, s’il m’est
 “ permis de terminer dans les bras de
 “ l’Amour une journée toute consacrée à
 “ la Vertu ?”

Sont-ce là nos plaisirs et nos Mœurs ?
 reconnoissez vous nos familles à ce portrait ?
 ces hommes qui s’abordent avec tant de
 froideur qu’on les croiroit inconnus l’un à
 l’autre, si l’on ne découvroit dans leur
 contrainte la peine qu’ils sentent de se
 revoir, sont-ce des Parents qui doivent
 s’aimer, ou des Ennemis qui se craignent ?
 voilà des Enfants, un Père, une Mère et
 des

des Epoux : quel affreux silence ! ainsi se
taisoit la famille d'*Atrée* ! *

Encore si la douceur d'un vain langage
couvroit votre dureté ; mais votre barbare
Politesse a rejeté jusqu'aux formules de la
tendresse ; les noms vénérables de Père, de
Fils et d'Epoux n'osent pas même aborder
sur vos levres, vous leur avez fermé ce der-
nier passage à vos coeurs.

A Dieu ne plaise que j'affirme le mal
général : je fais qu'il est encore des Pères
vertueux, des Mères tendres, des Fils respec-
tueux et sensibles ; mais est-ce le plus grand
nombre ? les trouverons-nous dans cette
classe brillante d'hommes qui, par leur nais-
sance et leur rang, devroient donner aux
autres l'exemple des Vertus et des Mœurs ?
s'il arrivoit donc que ce que je dis fût
vrai : s'il arrivoit que la ressemblance des
noms fût le seul lien des familles ; si jettés
en naissant dans le sein d'une Nourrice

* *Atreus cum Thyeste fratre capitales inimicitias exercuit. Thyestes enim Atrei uxorem adulterio macularat, Atreus Thyestiam filios clam peremptos, ipsi-met epulandos apposuit, atrocem injuriam atrociori ultus.*

étrangere, les enfants avoient une Mère qu'ils n'eussent jamais embrassée; si vendus à des Instituteurs mercenaires ils avoient un Père dont ils n'eussent jamais entendu les leçons; si long-temps étrangers dans la maison paternelle, ils n'y rentroient que comme des maîtres futurs, impatients de survivre et de commander; si l'Amour, cette douce fragilité de la Nature, l'ami des Mœurs, quand il est respectueux dans un sexe et pudique dans l'autre; si l'Amour dis-je, n'étoit plus qu'un corrupteur effronté, intrépide dans ses faiblesses et concerté dans ses égarements, vil trafiquant des Mœurs et des Plaisirs; s'il ne feignoit d'unir les Epoux que pour les trahir plus lâchement, et qu'il leur persuadât qu'il est doux de ne pas s'aimer, en leur ôtant presque la honte d'être perfides; si la Langue même n'avoit plus d'expressions justes pour les idées les plus nécessaires de la Morale; si ce qu'on nomme l'*Honnête* étoit à peine le décent, et le *Bon* à peine ce qui n'est pas méchant, et que la malheureuse Vertu n'eût plus d'autre éloge que celui de n'être pas le Vice; si nos

Mœurs

Mœurs étoient perverties à ce point, alors, sans doute, il faudroit gémir de notre situation, d'autant plus déplorable, que toute la sagesse du Gouvernement est souvent impuissante contre des maux si grands. Nous nous plaignons de l'inéficacité des Loix, et nous ne sentons pas que la faute est dans la dépravation de nos cœurs; que c'est nous qui en éludons la *prise*, et qu'elles ne trouvent plus où saisir nos vices subtils qui glissent de leurs mains: c'est la toile de Pénélope: les Passions défont la nuit ce que les Loix ont tissé le jour.

D'où vient cette foule indigente de nos Loix civiles? uniquement du défaut de Mœurs: la bonne foi s'est perdue,* il a fallu recourir au Serment; et le Serment, qu'a-t-il produit? le Parjure: l'Ecriture

Olim cum hominibus deorum cura et reverentia esset, jure jurando in singulis causis à litigantibus requisito, res simul et tuto dijudicabantur; nunc verò, quoniam pessimi homines, quorum magna multitudo est, Deos res humanas curare non credunt aut eos hostiis et blanditiis ita sibi consiliari posse putant, ut liceat impunè vel grandem pecuniam aliis eripere vel impostam sibi gravem multam effugere, commutandæ sunt leges, ne si jurandi licentia cuique detur, plures perjuri fiant.

Plat. l. xii. de Rep.

est.

est venue fixer la parole, qu'a-t-elle fait ? des Faussaires : alors il a fallu confier cet art dangereux à des hommes publics, et ces hommes, à leur tour, ont abusé de la confiance ; on a fait des Loix pour les choisir, d'autres Loix pour les conduire, d'autres pour les contenir, d'autres pour les punir, et toutes ces Loix trompées ont eu recours presque à la violence : sous le nom d'*Archives* et de *Greffes*, elles ont bâti des fortresses pour détenir la bonne foi humaine. La finesse a ri de tant de précautions, et tandis que les Loix forgeoient des clefs de fer, elle en a fait d'or : la bonne foi s'est évadée de sa prison, et de tout cet appareil, il n'est resté que des Papiers et des Vices.

Qu'avec un peu de Vertu l'homme sans art est simple et sûr dans ses actions ! deux mots suffisent : *je promets* : pour nous un contract est une Science, malheur à qui l'ignore, malheur à qui la fait. Que sont devenus ces temps, où promettre sur son honneur étoit plus sacré qu'aujourd'hui promettre sur la Religion ! ces temps où la parole

role étoit pour l'honnête homme, et le serment pour le méchant !

J'admirerai tant qu'on voudra les Loix de la Police moderne, j'avouerai qu'elles sont un des plus beaux exemples de prudence et de sagacité ; mais tant d'efforts et de vigilance sont bien plus capables d'effrayer par les dangers, que de rassurer par les secours : je vois les Loix se presser en foule au tour de moi, tremblantes pour ma fortune et pour ma vie ; d'une main elles écartent la violence, et de l'autre elles fondent les pièges couverts ; elles pèsent tout, vérifient tout, aliments, danrées, marchandises, tout est sujet de soupçon et source de danger : où suis-je donc ? je tremble pour ma sécurité passée ; j'étois tranquille ; je croyois vivre avec des hommes, avec mes semblables, avec mes amis : que leur ai-je fait, et que me veulent-ils ? Les yeux des Loix qui me conservent, me découvrent ceux des méchants qui me dévorent ; ne peuvent-elles me quitter d'un pas que je ne sois perdu ? elles me suivent le jour, elles me veillent la nuit : à peine l'ombre a-t-il couvert

nos Cités, que des gens armés s'y répandent de toute part ; est ce l'Ennemi qui nous assiége au-dehors ? j'entends des cris ! non, c'est le crime redoutable au-dedans : chaque nuit nos Villes sont des théâtres sanglants de combats entre les méchants et les deffenseurs des gens de bien. Vous pour qui les Loix travaillent tant, Ames tranquilles et vertueuses, préféreriez-vous cette laborieuse Police et le pénible repos qu'elle vous procure, à la douce sécurité des Mœurs ? O si les Citoyens avoient une famille qu'ils aimassent, si tous attendoient le déclin du jour pour retrouver des Pères, des Femmes, des Enfants chéris, le jour de nos Villes offriroit l'ordre et la joye, et la nuit ne feroit entendre que le silence et la paix : si tous aimoient le travail et la frugalité, si tous avoient quelque probité ; qu'aurions-nous besoin de la défiance des Loix ? C'étoit une Loi à Lacédémone que tous les Sparitates se retirassent la nuit seuls et sans lumière.* La Police de Sparte

* Ubi mediocriter biberant, sine face recipiebant se domum, neque permittebatur ad lumen incedere, ut discerent in tenebris et nocte commeari sidenter.

Plut. in Licurg.

étoit

étoit dans ses Mœurs ; Police la plus vigilante et la plus infallible, parce que ses Loix étoient écrites dans les coeurs, et que leurs mains étoient ses satellites.

La Hollande, qui, dans ses vastes magazins, tient sous ses clefs les trésors des deux mondes, n'a-t-elle jamais regretté ces temps, où toutes les maisons, ouvertes comme les coeurs, étoient sûres comme eux ? quand le repas grossier de ses Députés désespéra deux Espagnols, ennemis envoyés pour observer ses forces ; Non, la Hollande moderne, toute riche qu'elle est, n'a pas assez d'or pour payer les Mœurs de l'ancienne.

La commodité des voyages, la facilité des communications, je ne dirai pas la sûreté, font l'orgueil des Loix. J'avouerai que les Mœurs ne sont point si secourables pour le luxe, mais elles le sont bien davantage pour le besoin : ôseroit-on comparer ces hotelleries mercenaires avec la généreuse hospitalité des Anciens, Vertu si grande et si aimable, que la Fable la jugea digne d'être goûtée par ses Dieux ? Entendez-vous ces cris indiscrets, ces plaintes grossières terminées par les vils débats de l'intérêt ? voilà les

hôtes des nos jours : quels étoient ceux des Mœurs ? des amis tendres, unis avant de se connoître, et liés par leur séparation même : tout ce que l'humanité avoit de sensible, les égards de doux, la bonne foi de sacré, telle étoit l'ancienne hospitalité : Vertu qui n'étoit proprement qu'un amour général du genre humain. Un étranger étoit un objet sacré ; ses privilèges étoient plus grands que ceux d'un Citoyen ; moins il avoit de ressource, plus il trouvoit de secours, on se plaisoit à lui composer une Patrie, une Famille, des Serviteurs, des Parents : la bienfaisance triomphoit dans ces auspices sacrés, et la reconnoissance, en embrassant le bienfaiteur, lui juroit dans ses tendres adieux un souvenir immortel, et brûloit du desir de s'aquitter. Sont-ce des fables que je raconte ? on le croiroit, si des Peuples, que nous traitons de barbares, ne cultivoient encore aujourd'hui ces usages divins. Une image sublime de l'hospitalité, c'est *Themistocle* réfugié chez *Admette*, son plus implacable ennemi, et qui se rend sacré pour lui en prenant dans ses bras le fils de ce Roi, et s'asseyant au milieu de son foyer entre ses

Dieux

Dieux domestiques. Que cette attitude énergique peint vivement les Mœurs de ces temps-là ! Quel contraste avec les nôtres : nous excluons de nos assemblées tous les Etrangers ; ou si nous en admettons quelques uns, c'est pour nous amuser à leurs dépens ; et quoique nous n'ayons plus que le masque de l'honneur, de la sincérité, de la droiture ; quoique nous n'ayons que des ridicules à leur offrir, nous ôsons nous rire de leurs Mœurs.*

Le dirai-je ? nous n'avons plus ce bel art, qui dépend de la perfection des corps autant que de celle des âmes ; cet art si propre aux anciens, et surtout aux Grecs, de représenter les grands sentimens par de grandes manières.

Quand je devrois m'attirer le reproche que mérita ce Rétheur qui osa parler de l'art de la guerre devant *Annibal*, je ne saurois m'empêcher de hasarder quelques idées sur le rapport des Mœurs avec l'art militaire. On veut des soldats, et tel est aujourd'hui l'ordre des choses, ou plutôt le malheur des temps, qu'on ne quitte plus l'appareil de la guerre, et que les Corps Politiques dorment armés de

* Quæque ipse miserrimè vidit. Virg.

toutes pièces dans les bras même de la Paix. Je dis que sans les Mœurs on n'aura jamais des corps vigoureux ni des âmes énergiques,* or sans la force des corps et l'énergie des cœurs, on n'aura jamais de vrais soldats.

Ce sont les Mœurs qui font les Mariages fideles et féconds, qui d'un Père robuste et d'une Mère saine, font naître des Enfants sains et robustes comme eux : dans le cours d'une éducation vigilante et sage, après avoir écarté du berceau les dangers, ils écartent de l'Adolescence les Plaisirs prématurés et destructeurs : † sous la garde des Mœurs les forces s'accumulent dans un corps qui se déploie sans contrainte et sans efforts ; l'âme se perfectionne en même temps, et bientôt le voeu de la Nature est rempli : l'homme est en entier tout ce qu'il doit être ; capable de sentir tout ce qui est honnête, d'exécuter tout ce qui est difficile, et d'ôser tout ce qui

* *Horridus miles debet esse, non coelatus auro & argento, sed ferro & animis fretus, scilicet virtutem esse militis decus.*

Lev. ix. 40.

† *Qui cupit optatam cursu contingere metam*

Multa tulit, fecit que puer, sudavit et alfit,

Abstulit Venere et vino. Hor. in A. P.

est dangereux. Si vous ajoutez à cela l'Amour ardent de la Patrie, vous aurez des Romains à Cartage, ou des Sparitates aux Termopiles.

Telle est la Nature ; sans Passion point de grand courage, sans vigueur point de courage constant * Les animaux qui n'ont guère que deux espèces de Passions, la Faim et l'Amour, n'ont aussi du courage que pour leur proie et leur femelle ; quand ils cessent de desirer, ils cessent d'être redoutables : aussi l'homme, qui, de tous les Etres animés, a le corps le plus robuste † et l'ame la plus sensible, est le plus courageux de tous ; la Nature lui a donné plus de puissance par un seul degré dans l'intensité d'un desir, qu'en l'armant de la griffe du tigre et de la dent du lion. Tout l'homme est dans la volonté, c'est elle qui mesure son pouvoir, et cet Etre admirable n'est le Roi de tous les autres, que parce qu'il est le seul qui veuille l'être : si donc nous voulons des hommes courageux, disons aux Mœurs de nous forger des ames et des

* Nōsti juvenes barbā et comā prætermodum nitidos, elegantes totos ? nihil ab illis speraveris forte, nihil solidum. Sen. Ep. 115.

† Voyez l'histoire naturelle de Mr. de Buffon, discours.

corps, il faut tout cela pour un vrai soldat.

Appelleriez vous d'un nom si fier un homme avorté, ramassé dans la fange des Villes, avec des Mœurs avilies et un corps énervé, un homme qui n'auroit pour toute récompense qu'un salaire modique, pour toute passion que le desir de vivre, et pour toute crainte la prison, les coups et la mort ? est-ce là un soldat ou un esclave ? mettez-le devant un Romain de César, devant un Citoyen de Sparte, un Tartare infatigable, un Arabe fanatique, un Grenadier de Turenne, c'est une ombre devant un corps. Qu'on assemble maintenant ces hommes, qu'on en fasse une multitude, qu'on y ajoute encore, qu'on calcule avec précision la prestesse des mouvements, la forme des masses, la force des chocs et toutes les loix des évolutions ; qu'on invente ensuite les armes les plus sûres pour la défense, les plus meurtrières pour l'attaque ; qu'on imite, si l'on peut, la force et la rapidité du feu du tonnerre, toutes ces choses sont de l'art, mais l'art est commun à tous ; rien n'est plus indiscret que l'invention ; et quand ses mystères sont dévoilés, quand ses instruments

sont

sont connus, il ne reste enfin, pour distinguer les hommes, que les grandes, les vraies, les inéfaçables différences de la Nature, la force du corps et l'activité de l'ame.* Touts les Sages Militaires l'avouent, et c'est à moi de les écouter; les plus dangereux ennemis des Armées de notre monde moderne, ce n'est plus le fer ni le feu, mais les Mœurs corruptrices. Nous accusons la guerre, elle est moins destructive que l'intempérance et la débauche: † voilà les ennemis qui portent les premiers coups mortels. D'ailleurs le genie de la guerre n'est plus ce qu'il étoit autrefois: sans doute il faut le détester dans tous les temps; mais en mêlant des larmes au sang qu'il fait répandre, on peut comparer son art et sa puissance; et d'ailleurs il faut l'avouer, la foible imagination ne fait point refuser quelque admiration pour le mal même, quand

* Le champ de Mars étoit aussi fréquenté par la jeunesse Romaine de tous les Ordres, que les Ecoles des Rétieurs et des Philosophes; et les Philosophes enseignoient que la perfection de l'homme est d'avoir l'ame d'un sage dans le corps d'un Athlete.

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano. Juv. Sat. 10.

† Quippe nec ira Deum, nec tela, nec hostes, quantum sola nocet animis illapsa voluptas! Sil. Italic. 16.

il est mêlé d'intelligence et de grandeur. Ce génie n'est pas moins destructeur aujourd'hui ; mais il semble qu'il étoit autrefois plus héroïque et plus grand. Tandis que les soldats, de *César* de *Mahomet* et de *Gengis*, plus durs que leur fer, infatigables par les travaux, parcoururent la moitié de notre hémisphère, ceux de notre siècle vont sans fruit et sans gloire s'engloutir dans des terres étrangères sous l'intempérie des saisons. On diroit que la Politique, en liant les Etats, ait resserré les ames ; on ne voit plus ces grands travaux pour de grands objets, ces grands courages pour de grands dangers, ces grandes récompenses pour de grands succès : l'immensité de la conquête n'excuse plus l'ambition, l'éclat de la gloire n'efface plus les malheurs qu'elle a produits. Ce génie de la guerre, qui dans Rome sortoit terrible du temple de *Janus*, et qui dans la Grèce n'étoit souvent que la liberté même ; maintenant esclave et petit se cache dans les bureaux de la finance pour compter beaucoup d'or, et n'en sort que pour mesurer un peu de terrain. Au lieu de ces traités, où le vainqueur contractoit sur des

Empires,

Empires, nos victoires mécaniques vont se briser contre des négociations, dont tout le fruit est d'endormir la guerre par la lassitude et l'indigence. Ce ne sont plus ces Généraux, maîtres d'eux-mêmes et de leurs soldats, quittes de tout quand ils comptoient de la victoire avec l'Etat, qui, de son côté, comptoit avec eux de la gloire; aujourd'hui les Chefs, tourmentés par leur propre génie, n'ont pas de plus grand ennemi quand il veut être libre: plus occupés de plaire ou de s'enrichir que de servir leur Patrie, ce sont des Ombres dans un Camp, leur ame est dans le cabinet des Cours; et où est le cahos des Passions, ce n'est sûrement pas là que se trouvent les Mœurs.

Enfin, de quelque point du Gouvernement que l'on parte pour aller au bon ou au meilleur, il faut toujours passer par les Mœurs. Dans les anciens Gouvernements, où l'on ne s'occupoit que de Mœurs, on parloit peu de finances: on faisoit de bonnes Loix; et les Citoyens qu'elles rendoient heureux, peuploient avec sécurité un Etat qui savoit user des hommes: alors on fortifioit, comme je l'ai déjà dit, ces jeunes corps, on éclairoit leurs ames, on s'apli-

quoit à leur faire chérir la Patrie, et quand tous ces bras nerveux enlaçoient l'Etat, et le tenoient serré contre leurs coeurs, tous les efforts humains ne l'auroient pas ébranlé.

Je ne cesserai de le dire; (car s'il faut inventer dans les Arts, il faut répéter en Morale; c'est tout le mérite d'un Citoyen obscur; le seul Puissant peut refaire :) ce qui est fondamental dans toutes les parties de la Police humaine, ce sont les Mœurs, des Mœurs dignes de l'homme, des Mœurs qui l'honnorent et le conservent: ce sont elles qui rangent à leur place toutes les affections, tous le plaisirs, et qui constituent la véritable économie. Plus on réfléchit sur leur pouvoir et sur celui des Loix, plus on aperçoit l'efficacité des unes, et l'insuffisance des autres; plus on sent qu'un seul mot des Mœurs est plus puissant et mieux entendu que toutes les proclamations publiques, et que l'ombre d'une Vertu éclipse une foule de Loix.

C'est donc aux Mœurs qu'il faut avoir recours dans le mal qui nous presse; voilà la base sur laquelle doivent s'appuyer toutes les Institutions publiques: c'est à l'Education à semer

semer pour les siècles à venir, heureux si, par un secret retour, elle pouvoit influer sur le siècle présent ; mais sans ôser l'attendre, travaillons pour la postérité : non contents d'orner l'esprit des jeunes gens, tâchons de former leurs ames ; imprimons dans leurs-cœurs, avec des traits de flames, des idées claires et distinctes de *reconnoissance*, de *justice* et de *bien-faisance*. Ils savent sans doute déjà, que c'est de Dieu qu'ils tiennent tous les avantages du corps, de l'esprit et du cœur ; que cet Etre tout-puissant veille à leur conservation, et saura pourvoir à leur félicité ; qu'ils lui doivent de l'Amour pour sa bonté, pour ses bienfaits de la reconnoissance, et pour sa Majesté des hommages. Ne cessons donc de leur persuader, de toutes nos forces, que sa sagesse éternelle, qui gouverne cet Univers, a tellement lié l'interêt général de la créature au bien général de son système, que l'homme ne peut manquer à ses semblables sans se nuire à lui-même ; que les Passions qui rendent l'homme vicieux, sont pour lui autant de tourments ; que celui qui a perdu sa propre estime ne sauroit espérer d'avoir celle des autres, conséquemment,

quemment, que la condition du méchant est misérable, horrible, accablante, tandis que celui qui tempère ses affections et exerce la Vertu, tend à son bien privé et travaille à son bonheur.

O Vertu ! la plus attrayante de toutes les beautés, beauté par excellence, l'ornement et la base des affaires humaines, le soutien des communautés, le lien du commerce et des amitiés, la félicité des familles, l'honneur des contrées ; Vertu ! fille du Ciel, sans laquelle tout ce qu'il y a de doux, d'agréable, de grand, d'éclatant et de beau, tombe et s'évanouit, règne à jamais sur nos coeurs !



F I N.

